
M A N U S C R I T

ÉTINCELLES

de Laura Sicignano

traduit de l'italien par Juliette Gheerbrant

cote : ITA21N1234

année d'écriture de la pièce : 2012
année de traduction de la pièce : 2014



Personnages : Maltese, Caterina, 39 ans, Italie, la mère
Maltese, Lucia, 20 ans, Italie, la fille aînée
Maltese, Rosa, 14 ans, Italie, la benjamine

Des voix dans le noir, à l'ouverture du spectacle :

De nombreux événements sont à l'origine de la journée du 8 mars.

New York, 8 mars 1848 : les femmes descendent dans la rue pour obtenir des droits civiques

New York, 8 mars 1857 : une grève des ouvrières du textile est brutalement réprimée

Stuttgart 1907 : première internationale des femmes socialistes

Copenhague 1910 : deuxième internationale des femmes socialistes

8 mars 1917 : les ouvrières de Petrograd, avec d'autres femmes, manifestent pour la paix et pour le pain; la révolution russe éclate

Mais revenons un peu en arrière.

New York, 25 mars 1911 : c'est une pluie d'étincelles brillantes

Pendant le spectacle, la comédienne confectionne deux chemisiers, avec du matériel d'époque. L'espace évoque un atelier de couture, sans pour autant le reproduire de manière didactique.

Première partie : À l'Amérique !

Caterina / On part.

La misère, on n'en sort jamais quand on est né dedans ; même si on traverse toutes les mers du monde, et qu'on fait un tour entier pour arriver de l'autre côté jusqu'à l'Amérique. Elle vous colle à la peau pour la vie, la misère, comme la fièvre tierce, même qu'il suffit de l'attraper une fois et aucun médecin peut plus jamais vous en tirer. Méfiez-vous des médecins et des curés, écoutez-moi ! Ces gens-là, ils arrivent seulement en cas de malheur, et puis en plus ils vous demandent de l'argent.

Moi je ne voulais pas venir jusqu'à l'Amérique. Bien sûr que non. Tout ça c'est la faute des curés. Ah si le curé n'avait pas rendu mon mari tout bêta, avec ces histoires, là : « la terre où coule le lait et le miel », et puis tu mets « le pain de l'espoir » dans ta valise ! et même qu'à l'Amérique, il disait, les humbles trouvent le royaume des cieux... Tiens donc !

Ah oui, le royaume des cieux, oui. On l'a trouvé à l'Amérique, ah ça oui.

Ce maudit cureton venu de je ne sais où pour remplir de bêtises la tête de mon mari, le pauvre homme ; même qu'il a fini par me dire :

« D'après moi, ça ne peut pas aller plus mal qu'aujourd'hui. Au pire, là-bas à l'Amérique, on devra souffrir la faim comme on la souffre à la maison. » Il ne parle pas beaucoup, mon mari, mais quand il parle, il s'agit d'obéir. Et c'est comme ça que nous sommes partis, mon mari, moi, mon garçon, Lucia et Rosa. Mon garçon, ils l'ont renvoyé tout de suite. Ils n'ont fait entrer que les filles à l'Amérique. Un mois de voyage, vous comprenez, trente jours et trente nuits en pleine mer, même que pour un peu on y restait tous dans le bateau, morts d'asphyxie. Et ils l'ont renvoyé, mon gars, parce qu'il n'y voyait pas d'un œil. Inapte au travail, ils ont dit. Et moi je leur ai dit : « Mais avec l'autre, il voit. »

Rien. Un coup de tampon sur le papier et zou, à la maison.

« Et qu'est-ce qu'on fait maintenant, à l'Amérique, avec juste les filles ? »

J'ai dit à l'inspecteur. Et Lucia qui s'en mêle :

« Maman, nous aussi les femmes, on peut travailler à l'Amérique. »

Même qu'elle a pris une sacrée gifle, elle parle toujours en même temps que les grandes personnes, et elle sait très bien que ça ne se fait pas.

Cette diablesse de Lucia. Elle, elle voulait y venir à l'Amérique oui, et comment.

CATERINA - « Mais comment j'ai pu engendrer une folle pareille ? » je lui criais après, et il fallait que je lui fiche de sacrées raclées à coups de savate, et aussi à coups de canne ; même que si je ne faisais pas attention, elle m'échappait de partout. Sur le bateau, qu'était un paquebot à vapeur qui s'appelait Cretic, vous savez ce qu'elle disait, la diablesse ?

LUCIA - « Qu'est-ce qu'on est bien ici ! Pas besoin de s'échiner, c'est tous les jours dimanche ! ».

Alors que nous autres, pour ne pas arriver pieds nus en Amérique, on gardait de côté notre unique paire de chaussures, attachée avec une ficelle et la nuit on la mettait sous la tête, de peur qu'on nous la vole.

Et puis on y est arrivé à l'Amérique. Dans la ville de New York, même qu'on n'y dort jamais, même pas la nuit, et qu'il y a des maisons hautes comme des collines. Mais nous, on était entassés dans une toute petite maison, chez des Calabrais faut voir, on ne comprenait rien à leur façon de parler. Mais du travail, on en a trouvé tout de suite en

revanche. Nous, les femmes, avant mon mari même. D'abord dans un petit atelier de couture, puis dans une grande *factory*, une usine, chez TWC, il y avait plein d'Italiennes comme nous et des juives, et au bout d'un certain temps même Rosa est allée y travailler la pauvre, elle qui avait peur de tout, même de son ombre. Celle-là, elle se promenait avec le chapeau sur les yeux de honte qu'on la voit, alors imaginez un peu, entrer dans une usine, où il y a une telle promiscuité avec les hommes. Elle ne s'y était pas habituée : ça a sans doute été son problème. Lucie, au contraire, dès qu'elle voyait une fille un peu extravagante, elle ne la lâchait plus d'une semelle et elle laissait tomber sa petite sœur. La pauvre Rosa essayait bien de garder un œil sur elle, mais Lucie était sans répit, du matin au soir et du soir au matin.

Lucia / Dora et moi. Le premier jour de Rosa.

LUCIA - J'en étais sûre ! Il est six heures et demie : tu m'as tellement pressée que nous sommes arrivées en avance ! J'ai encore dans la bouche le goût du café que je me suis fait sur le réchaud. Tu es prête, Rosa ? On va en prison ! Mais non, tu ne comprends rien : la prison, c'est comme ça qu'on appelle l'usine. Regarde qui est là ! Dora. Oui bien sûr, Dora aussi est en avance, mais c'est parce qu'elle prend le tram à l'autre bout de la ville. Dora ne se plaint jamais, c'est pas comme toi. D'accord, tu ne te plains pas, mais tu fais une telle tête d'enterrement qu'il vaudrait mieux que tu te plaines. Vois comme elle est belle, Dora. Elle a les joues rouges comme des pommes et les yeux comme les Chinois, sauf qu'ils sont bleus. Tu as déjà vu une fille aussi belle ?

Merci Rosa, je le sais bien que je ne suis pas belle ; mais quand on se promène bras dessus bras dessous, Dora et moi, tous les garçons sifflent et se retournent sur notre passage, et nous qu'est-ce qu'on s'amuse à faire les coquettes ! À l'usine, tu verras, des beaux garçons, il n'y en a pas beaucoup : il n'y a pratiquement que des femmes. Et puis toi, en quoi ça t'intéresse les garçons ? Mais attention, hein : les chefs sont tous des hommes, vieux et laids, et mieux vaut éviter les familiarités, surtout quand on est naïve comme toi.

Caterina / Lucy, single for ever.

CATERINA - Lucia disait qu'à l'Amérique on vous donne un prénom américain et justement elle voulait le changer son prénom, parce que Lucia c'était celui de la tante, ma pauvre sœur, morte en couches après en avoir fait neuf, des enfants. Et Lucia - ma fille - elle était toute petite quand elle a assisté à ce carnage ; elle était restée là, une cuvette d'eau dans les mains, pendant tout le temps des couches, sans dire un mot - même que dans le tumulte on l'avait oubliée. Et après elle s'était sauvée par la fenêtre, dans les champs, on ne la retrouvait plus. Depuis ce jour-là elle disait qu'elle ne voulait pas entendre parler de mari, et encore moins d'enfants. Mais c'est parce qu'elle était jeune et qu'elle avait le diable au corps. Une folie, ça lui aurait passé. Elle en aurait eu des enfants elle aussi, comme les autres. Lucia disait qu'elle voulait mener la belle vie, et que pour ça elle voulait aller à l'Amérique.

Lucia / Rosy in the factory.

LUCIA - (*chantonnant*) *Je préfère dormir que manger...* (À Rosa) Tu ne connais pas cette chansonnette, Rosa ? Allez, tout le monde la connaît. C'est Dora qui me l'a apprise. (À Dora, elle l'appelle de loin) Dora ! (À Rosa) Il y a tellement de fumée ce matin devant la grille qu'elle ne nous voit pas même si nous sommes à deux pas.

(À Dora) Dora, I'm here ! Le mot de passe ? Je préfère dormir que manger ! Dora, voici ma

sœur Rosa, dite Rosy. (À Rosa) Rosy, remercie Mademoiselle Dora, car sans elle ce poste tu aurais pu l'attendre longtemps. C'est un travail de forçat mais c'est mieux que rien, non ? Hé ! On dit *thank you*. Allez, dis-le. Et cesse de faire cette tête d'enterrement : tu verras, toi aussi tu seras bien, à l'Amérique.

Caterina / Lucia non, Rosa oui. Enfin, en Amérique elles travaillent toutes.

Mais comment j'ai pu engendrer une folle pareille, moi qui pas une fois n'ai eu le courage de dire « non » ? Toi, espèce de folle, « Non » c'est le premier mot que tu as dit. Rosa oui, elle c'était bien ma fille, oui. Au village, les yeux baissés, sans un mot, à laver les habits des dames, avec ces pauvres mains enflées. Et quand sa sœur lui disait :

LUCIA - « Mais tu ne veux pas y aller, toi, à l'Amérique, mener la belle vie ? »

ROSA - « C'est bon pour ceux qui ont étudié, pas pour moi, moi je sais rien. »

répondait Rosa, la pauvre petite.

Mais quand on a décidé de partir pour l'Amérique elle n'a pas eu le courage de dire non, même si elle ne voulait pas y aller. Et c'est elle qui avait raison.

Rosa / Je ne dors pas.

ROSA - Maman ! Oh. C'était juste un rêve. J'ai rêvé que je grimpais les étages du gratte-ciel de l'usine en courant, mais les escaliers ne finissaient jamais. Du coup j'arrivais en retard à la machine à coudre et le chef me licenciat.

CATERINA - « Tu es toute tremblante, ma pauvre Rosa. »

ROSA - Ça va passer. Va dormir maman, ne t'inquiète pas. Va, va.

Caterina / À la pièce.

CATERINA - Elle avait pris des cernes noirs sous les yeux, la pauvre Rosa, à force de ne pas dormir, parce qu'à l'Amérique elle ne dormait pratiquement pas.

Il y a deux sortes de travail dans cette usine. Le travail normal qui donne un salaire fixe, et l'autre, le travail à la pièce. Le travail normal est payé environ 7 dollars la semaine et les filles doivent être à la machine du matin jusqu'à 8 heures du soir. Avec le travail à la pièce, si on fait plus de chemisiers on est payé plus. Alors nous on a choisi celui-là, parce que moi, je leur avais appris à coudre, à mes filles. Évidemment, quand on déchire une pièce, on n'est pas payé et il faut tout refaire. Mais c'est normal.

Rosa / Je me prépare à l'avance.

CATERINA - « Rosa, qu'est-ce que tu fais encore debout à cette heure-là ? »

ROSA - J'ai peur de ne pas me réveiller à l'heure.

CATERINA - « Va te coucher mon ange. »

ROSA - Eh, maman, je n'ai plus sommeil maintenant. Tu sais ce que je vais faire ? Je vais préparer tout de suite mon dé et mes ciseaux comme ça demain matin tout sera prêt et j'aurai plus vite fait. Après je vais me coucher, je te promets. Je suis un peu agitée, mais ça va passer. Bonne nuit maman. Un instant : je mets aussi un morceau de pain pour le déjeuner.

Bonne nuit maman.